





Gilles McEwann

Dernière cabine pour  
le Mékong

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Gilles McEwann

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



Un homme pleure, à genoux, sur le trottoir, un article de journal froissé serré dans la main gauche. Son chapeau mou, son imperméable passé et ses chaussures usées laissent penser qu'il voyage depuis longtemps, déjà. Les passants qui le frôlent, affairés et bavards, entrent et sortent de la brasserie de l'hôtel Lutetia, totalement indifférents.

Il portait le même imperméable le jour où il devait prendre cet avion pour Hanoï. Le taxi l'avait déposé devant la porte du terminal B, celui des arrivées. La navette, qui reliait les différentes zones de l'aérogare et les parkings, venait juste de quitter son arrêt le plus proche, et la suivante était annoncée dix minutes plus tard. Il avait décidé de rejoindre le hall des départs à pieds. Un autre taxi s'était alors immobilisé juste devant lui, l'obligeant

presque à s'arrêter. Une jeune femme aux cheveux courts était descendue de la voiture, de couleur jaune, avait réglé sa course, et s'était mise en marche elle aussi, dans la même direction que lui, traînant derrière elle une petite valise noire à roulettes. Il ne pouvait voir son visage, seulement sa nuque surplombée de courts cheveux bruns.

Les gravillons giclent sur le côté du chemin, expulsés sous l'effet de la pression exercée sur la chaussée par les pneus en caoutchouc blanc. L'homme qui conduit la bicyclette est chauve, ou parfaitement rasé. Des gouttes de transpiration glissent sur la surface lisse de son crâne, son front, s'accrochent aux fines branches de ses lunettes en verre fumé, puis tombent plus bas, sur sa chemise, où elles sont absorbées entre et au cœur des fibres de coton. Il souffle avec peine sous le soleil, déjà

chaud malgré l'heure matinale. Les odeurs de thym, de romarin et de sauge, surtout de sauge, demeurées toute la nuit prisonnières de la rosée, glissent et s'immiscent dans les premiers courants d'air tièdes arrachés au granit. Posant un pied à terre, l'homme manipule l'ardillon qui maintient fermée la sacoche suspendue au porte bagage, fixé au-dessus de la roue, à l'arrière, soulève le rabat de toile beige, et en sort une gourde métallique. Il en débouche le goulot, la porte au niveau de ses lèvres, souffle encore, avec un peu plus d'aisance, et observe la deuxième bicyclette en train de le rejoindre. Son compagnon, bien que beaucoup plus corpulent, lui ressemble en tous points, chauve, portant une chemise blanche et des lunettes de soleil à fines branches. Un imperméable plié en quatre dépasse de la deuxième sacoche accrochée derrière sa selle. Dépêche-toi un peu. On n'a pas



donné signe de vie depuis deux jours maintenant. Tu sais bien que dans le doute, ils envoient les chiens.

Bien plus tard, il était arrivé par la mer dans ce petit port, coincé entre une garrigue aride et une falaise infranchissable. La vedette, qui dessert tous les trois jours cette portion désertique de la côte, arrivait toujours par le sud, précédée par des odeurs mouillées de combustion incomplète mêlée d'embruns, et le roulement chaotique de son moteur. Il s'était installé sur le pont inférieur, assis sur une chaise moulée dans du plastique bleu, vissée à proximité du coffre contenant les gilets de sauvetage, face au sillage bouillonnant produit par les hélices à la surface de la mer, calme à cette heure. Quelques goélands curieux suivaient l'embarcation. Le bruit provoqué par le moteur

avait changé d'octave et son intensité sonore diminué au moment où le bateau entamait son lent virage vers la côte, vers l'est. Il est entré dans le port, se glissant entre la falaise et le phare, au bout de la jetée, puis a accosté, amarres arrimées et moteur enclenché en position de marche arrière. Quelques passagers sont descendus, d'autres sont montés. Puis la vedette est repartie, dépassant la falaise, cap au nord. Son sac sur une épaule, il a rejoint la ville à pieds.

La rue principale est pavée. Rectiligne, elle épouse le dénivelé d'une colline, du sommet de laquelle le regard embrasse la garrigue à l'est et la mer à l'ouest. Le soleil se lève juste dans l'axe à cette période de l'année, étirant sur les pavés les ombres des rares lampadaires et des passants éteints. L'une d'entre elle précède une jeune fille, à

laquelle elle se cramponne, agrippée à la paire de sandales rouges à talon court qu'elle a choisi de porter ce matin et qui cliquettent sur la surface des blocs de granit poli. Vêtue d'un corsage jaune dépourvu de manches et d'une jupe plissée, elle inspire avec un plaisir immédiat l'air frais du matin, tandis que le soleil éclaire et réchauffe la peau de sa nuque dégagée. Elle longe le grand mur, par-dessus lequel se penchent les branches d'un lilas en fleur, au-delà duquel sont installés les premiers commerces, et poursuit l'ascension de la rue pavée qui monte, dans ce sens, jusqu'au café situé à son sommet. La terrasse, matérialisée par deux petites tables et quatre chaises métalliques, empiète sur le trottoir et offre une vue panoramique sur l'arrière-pays d'un côté, et le port, de l'autre. Ce cap franchi, la jeune fille entame sa descente de l'autre côté, celui encore à l'ombre, s'arrête à mi-

pente devant la librairie, s'accroupit, relevant les talons en serrant ses deux jambes sur le côté gauche, pour introduire une petite clé plate crantée dans la serrure reliant la porte vitrée au sol. Une fois le pêne rétracté hors de la gâche, elle pousse le battant de sa main droite, ramasse à terre le courrier glissé là, se relève d'un mouvement souple, se laisse envelopper par l'odeur tiède du papier neuf, et pénètre dans la boutique, laissant derrière elle la porte grande ouverte. L'homme assis à la terrasse du café, qui l'a suivie des yeux depuis qu'elle est apparue dans la fraîche clarté du matin à contre-jour, dépose sans bruit sur la table, à côté d'un journal soigneusement replié, deux pièces correspondant au prix de sa consommation. Puis il se lève et il part.

La vedette est en train de larguer les amarres. Trois jours ont passé. Les passagers qui sont descendus à l'occasion de cette escale remontent le long de la jetée, discrètement dévisagés par deux hommes chauves, chacun vêtu d'un imperméable beige. L'air était irrespirable à Hanoï et il avait dû y rester plus de trois semaines après avoir perdu sa trace. Il errait dans les rues sombres et odorantes, préférant une activité aléatoire à une attente moite. Ses pas l'avaient conduit dans une sorte de hangar, tenant visiblement lieu de studio, au sein duquel une équipe technique était affairée sur le tournage d'un long plan-séquence pour le cinéma, ou la télévision. Une jeune femme, sur un canapé recouvert de velours, vêtue d'une longue robe blanche et allongée sur le côté, considérait son reflet dans un miroir sur pieds, posé là, avec une attention mêlée d'effroi. A chaque coin de rue, il

semblait épié par un individu de morphotype asiatique, squelettique, serrant entre ses lèvres, ou ses dents, de minces cigarettes roulées. Toujours le même, ou presque. Peu importait. Il était revenu maintenant. La chambre qu'il louait était éclairée par une unique fenêtre regardant une place ovale, elle aussi pavée, au centre de laquelle avait été planté, dans un espace délimité par un petit muret, un arbuste appartenant, probablement, à la famille des magnoliers. La place n'était entourée que de maisons à deux ou trois étages, à l'exception de l'hôtel, qui était un peu plus haut, et du restaurant lui faisant face qui, lui, n'en avait qu'un. Aux heures les plus chaudes de l'après-midi, un homme corpulent, transpirant dans son costume blanc, lisait souvent un livre, ou un journal, à travers de petites lunettes rondes et noires, en consommant, dans un verre à pied, son chapeau à bords courts

posé sur la table à côté, du vin blanc frais à la terrasse de l'établissement.

Cette bicyclette est encore garée là, devant cette maison, un autocollant rouge enroulé autour du cadre. Au cours de ses incessantes déambulations dans la ville, il l'a remarquée un grand nombre de fois, sans jamais avoir pu identifier son propriétaire, malgré de longues heures à attendre, assis ou debout à proximité. Après le déjeuner, il lui arrive souvent de se réfugier entre les rayonnages de la librairie, havre de fraîcheur au sein duquel il flâne avec plaisir, feuilletant ça et là des livres de photographie. Ce jour-là, la libraire s'approche de lui et demande s'il est à la recherche d'un ouvrage particulier. Oui, lui répond-il, mais vous ne pouvez probablement pas m'aider. Je peux peut-être, tout de même, vous montrer les dernières

parutions que nous avons reçues cette semaine, si vous le souhaitez ? Et tandis que tous deux se dirigent vers l'arrière de la boutique, une affiche, collée directement sur le mur, reproduction d'une photo en noir et blanc, attire son attention. Une jeune fille brune, aux yeux clairs, tournant le dos à un miroir, brosse ses longs cheveux bouclés, assise sur une chaise en face d'une fenêtre dont les vantaux sont ouverts au maximum de leur course. Je te l'interdis, tu sais bien que c'est complètement contraire aux règles. Et alors, répond-elle sur un ton calme ? Et alors je ne pourrai pas te couvrir longtemps, tu nous mets en grand danger, tous les deux. Tu n'es pas obligé de me suivre, dit-elle. Non, non, je ne suis pas obligé de te suivre, mais si tu te fais prendre ? Écoute, je comprends ton point de vue, puisque nous sommes censés avoir le même, mais j'ai décidé d'y aller. Soit tu me suis et,



dans ce cas, prépare-toi vite car une vedette nous attend déjà, soit tu restes. Silence gêné. La libraire, qui avait commencé à présenter toute seule à voix haute les nouveautés au fond du magasin, est revenue sur ses pas et l'interpelle. Tout va bien, Monsieur ? dit-elle. Ça va, merci, je vous présente mes excuses. Savez-vous d'où provient cette photo ? Elle est extraite d'un film, un film italien je crois, voulez-vous que je vérifie ?

Réveillé par la lumière, et espérant profiter de la fraîcheur du matin, il sort. Sitôt traversées les artères principales encombrées de scooters surchargés, il arrive dans la zone piétonne. Le temps semble s'écouler différemment dans ces ruelles, parcourues par de vieilles femmes portant sur leurs épaules des palanches, pliant sous le poids de paniers remplis de légumes ou de poules